mais, tel quel, il est habitable. Ainsi notre école — qui n'avait fait que tenir, sans progresser, pendant cet intérim, avec deux douzaines de pensionnaires et autant d'externes — pourra voir augmenter le nombre de ses élèves, maintenant que le local le permettra.

Malgré les revers dont je viens de parler, la Mission, en somme, n'a perdu que l'excédent de population des premières années et, en fait de maisons, elle a complété ce qui lui manquait. Voilà pour le temporel.

§ II. — **Notre État spirituel.**

J'arrive, maintenant, à ce qui me paraît plus difficile de bien exposer : l'état spirituel de la Mission. Le matériel se voit : ce sont des faits, de l'objectif à montrer. Mais le spirituel ne se voit pas : car ce sont des jugements seulement, — du subjectif, en un mot. Il est vrai qu'il y a des faits sur lesquels on peut et on doit baser ses jugements. Je vais donc tâcher d'être aussi objectif que possible, tout en faisant du subjectif.

En 1911, notre population (580 Métis, 350 Montagnais, 100 Cris, et une douzaine et demie de blancs) était comparable à celle d'une bonne paroisse ordinaire. La pratique de la religion était satisfaisante — et la moralité aussi, à quelques exceptions près. La foi était assez profonde ; mais la volonté était plus faible. Ceci indique que nous avons affaire à des indigènes, car c'est plus souvent le contraire chez les blancs.

En 1912, le *boom* de la chasse aux renards vivants nous amena une avalanche d'étrangers qui, croyant à la découverte d'un nouveau Klondyke, s'en venaient par groupes pour chasser, acheter et spéculer. Cet afflux d'éléments hétérogènes, parmi notre population simple et naïve, lui fut funeste. On dit, ordinairement, que les blancs apportent la civilisation avec eux. Mais des gens bien avertis, en cette contrée, au lieu de dire civilisation, prétendent le contraire. Et, pour moi, je n'oserais leur donner tort — à ces derniers. Toujours est-il que ce flot d'étrangers, des écumeurs pour la plupart, traça

un sillage démoralisateur dans notre troupeau à la volonté si faible. Le niveau de la morale baissa visiblement. Quand la guerre amena le fiasco de notre étrange mine d'or et que les renards n'eurent plus de valeur, la plupart de ces *indésirables* s'en allèrent ; mais quelques-uns restèrent, pour chasser ou pêcher et vivre, dans le pays, à la manière des Indiens. Ils continuent à contrebalancer nos efforts pour faire rentrer l'ordre parmi nos gens : et nos progrès en sont d'autant plus lents. Cependant, peu à peu, — à force d'instructions, de démonstrations, d'avertissements et de sanctions — nous avons endigué l'exubérance du fléau et cicatrisé plusieurs plaies béantes.

La boisson — qui faisait aussi des ravages intermittents, autrefois, mais que les blancs en quesfion firent abonder, pour un temps, chez nous — a été définitivement arrêtée, en 1915, par une loi provinciale. La minime contrebande, qui continue à se frayer de temps à autre un passage jusqu'à nous, ne cause aucun dommage sérieux.

Pour instruire notre monde et l'immuniser contre le mal, — outre le service ordinaire de l'église avec prédication, catéchisme, etc. — nous donnons, tous les étés, en guise de retraite, une semaine d'instructions, matin et soir, à toute la population. Sa Grandeur Mgr CHARLEBOIS, dans ses visites pastorales, a fait ce travail pour nous cinq fois en onze ans, en prêchant cette mission à tous nos fidèles réunis. Les six années où Monseigneur n'est pas venu, nous avons fait la chose nous-mêmes ; et, pour mieux réussir, au lieu de réunir tous nos gens ici, nous avons consenti à quadrupler notre ouvrage et à prêcher quatre missions pour une, en allant le faire chez eux, à chaque groupe séparé, — au lac Canot, à la Rivière au Bœuf et au Chagona — après l'avoir fait à l'Ile-à-la-Crosse.

En 1918, sur l'invitation de notre vénéré Évêque, nous fîmes la Consécration des Familles au Sacré-Cœur. Cette cérémonie, répétée dans chaque maison et dans chacune de nos cinq églises, fit une grande impression. La plupart de nos chrétiens gardent, depuis ce temps-là,

les promesses qu'ils firent alors, à haute voix, d'être la chose du Sacré-Cœur, hommes et femmes, avec leur famille et leur maison. Depuis lors, également, la dévotion des premiers Vendredis surtout s'est intensifiée ; nous avons eu, plusieurs fois, au delà de 100 confessions et communions, ces jours-là. Presque tous, dans un rayon de 50 milles, ont fait les neuf premiers Vendredis, et plusieurs les ont fait deux ou trois fois. J'espère que le Sacré-Cœur les bénira davantage, maintenant, et les gardera bons chrétiens, jusqu'au bout ; car ils ont eu du mérite à ne pas manquer certains mois, au printemps et à l'automne, et ils ont certainement fait preuve de courage comme aussi de réelle piété.

Nous voyageons souvent, en hiver comme en été, non pour le plaisir, en amateurs ou en touristes, mais pour le bien spirituel des âmes dont nous avons la charge. Tantôt ce sont les malades qui nous appellent pour leur donner les derniers secours de la Religion ; tantôt nous nous mettons en route pour aller visiter des groupes éloignés de chrétiens, qui ne peuvent venir que très rarement à l'église, et leur permettre ainsi de faire leurs dévotions et voir à ce qu'ils ne se négligent pas dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Dans tous ces voyages, — en canot, en été, et en traîneau à chiens, en hiver — ce sont nos chrétiens qui nous véhiculent gratuitement. Nous n'avons qu'à leur faire savoir quand nous voulons partir, et ils viennent nous prendre, — de même qu'ils nous ramènent à la Mission, quand nous avons fini notre ministère chez eux. C'est le regretté Père Rapet surtout qui leur avait enseigné à conduire ainsi, gratuitement et sans hésiter, le Père Missionnaire, quand il devait voyager parmi eux et pour eux.

Tout bien considéré, je crois que notre population est aussi religieuse qu'elle l'était autrefois. Il y a, peut-être, quelques individus qui paraissent plus mauvais, — brebis galeuses, gangrenées de luxure et d'indifférence — ils sont seulement moins hypocrites. Par contre, beaucoup paraissent aussi bons et sont plus éclairés.

se cotisèrent pour payer les frais du transport ; et nous eûmes la consolation d'inhumer ainsi chez nous ce cher et vénéré Père, le 1er avril 1918, à côté des autres Oblats — le Père Prosper LÉGEARD († 1879), le Père Henri JOUAN († 1897) et le Frère Louis DUBÉ († 1872)...

Le proverbe dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. En effet, d'autres survinrent.

L'influenza vint nous visiter, en 1918, et nous prit 85 paroissiens. Puis, en 1919 et 1920, les fièvres vinrent à la rescousse. Ramassant d'abord les blessés de l'influenza, ensuite s'attaquant à ceux que ce premier fléau avait respectés, elles abattirent une centaine de personnes — parmi les plus robustes de notre population. Ce fut la décimation par l'élite, la pire de toutes.

Les survivants continuent de lutter, revenus à la pauvreté d'autrefois, car la richesse relative d'un moment est bien passée. Peut-être ne sont-ils pas réellement plus indigents que leurs pères ; mais ils croient l'être, car ils ont ressenti de nouveaux besoins factices, engendrés par la fantaisie de la prodigalité récente — qu'ils ne peuvent plus satisfaire. Cependant, l'habitude aidant, ils commencent peu à peu à se retrouver dans leur élément naturel — je veux dire le travail âpre et continu

En dernier lieu, pour mettre le comble à tous ces malheurs, nous eûmes la visite de l'incendie. Notre couvent de la Sainte-Famille devint la proie des flammes, dans la soirée du Jeudi Saint, 1er avril 1920. Pendant que tout le monde se trouvait à l'église, aux pieds du Reposoir, la maison prit feu et fut brûlée jusqu'aux fondements. Quand on s'aperçut du désastre, il était déjà trop tard pour pouvoir entrer dans la maison ; aussi tout fut-il détruit, et une petite fille infirme, qui se trouvait au lit, périt même dans les flammes... Qu'il était triste de voir ce cher petit couvent, sous l'action du feu, se tordre et finalement s'effondrer ! En moins d'une heure, tout était fini ! Nos quatre Sœurs et leurs 30 pensionnaires trouvèrent un refuge temporaire au presbytère, pour y passer la nuit.

Le lendemain, devaient se décider les graves questions :

— Allait-on laisser tomber l'école ? Devait-on et pourrait-on la continuer ? Pourrait-on garder les Sœurs ? Fallait-il renvoyer les pensionnaires ?... Questions angoissantes pour tous — Sœurs, pensionnaires et Pères.

Sully-Prud'homme a chanté, quelque part, les trois vertus théologales — dont la plus jeune, l'espérance, après chaque épreuve et chaque réunion de conseil, s'écriait toujours, en s'adressant à ses compagnes :

— « Nos sœurs, si nous recommencions ! »

Je crois que cette fille du ciel a inspiré les sinistrés durant cette nuit tragique. Car, le lendemain, les Pères, malgré la perte — énorme pour leur Mission — que leur causait cet incendie, ont décidé de céder les deux tiers de leur maison aux Sœurs et à leurs pensionnaires, pour qu'elles continuent l'école provisoirement et, dès l'été venu, qu'elles commencent à reconstruire le couvent. Les Sœurs, qu'on ne peut distancer quand il s'agit de sacrifices, ont, elles aussi, décidé de continuer leur œuvre dans le petit coin qu'on leur offrait, bien que très à l'étroit, très à la gêne, en attendant mieux, ne regardant que le bien à faire. Et les pensionnaires, quand ils ont appris qu'ils pourraient rester, ont refoulé les larmes qui perlaient au travers de leurs paupières et ont quitté leur air triste, pour laisser éclater franchement leur joie ; et les autres élèves, les externes, ainsi que leurs parents, ont montré la même jubilation dans leur peine, en apprenant qu'on aurait l'école, quand même.

Et c'est ainsi qu'après les vacances de Pâques, à côté des ruines fumantes du couvent, sur un étayage de sacrifices divers, mais pour le plus grand bien des enfants, notre école s'est rouverte ; et elle continue d'exister.

Le malheur causé par l'incendie vient d'être réparé. Le 6 juin dernier, nous avons commencé à construire un couvent neuf ; nous avons mené rondement le travail, autant que faire se pouvait ; et, le 24 octobre enfin, nous avons eu le bonheur de voir rentrer chez elles les Sœurs, avec leurs élèves. Ce nouveau couvent mesure 70 pieds sur 36 et compte 3 étages. Il n'est pas complètement fini à l'intérieur, — les planches ont fait défaut —

La foi est profonde parmi nos braves gens ; tous veulent bien mourir et désirent aller au ciel. Leur charité se montre et brille principalement dans les voyages très longs, très pénibles et très fréquents qu'ils font, absolument *gratis pro Deo*, pour procurer les secours du ministère du Père à leurs malades en danger de mort. Je suis certain qu'on ne trouverait pareil dévouement chez aucune peuplade soi-disant civilisée. De même, ils font aussi dire des Messes pour le repos de l'âme de leurs parents et voisins décédés — bien plus que ne le comportent leurs moyens, diraient encore les blancs, même les meilleurs.

Aussi je n'hésite pas à attribuer à cette charité et à leur foi la grâce qu'ils obtiennent, presque tous, d'être assistés par le prêtre et de recevoir les derniers Sacrements avant de mourir, malgré les distances incroyables où ils se trouvent éparpillés loin de la Mission, — parfois, au delà de 100 et 200 milles.

§ III. — **Notre petite Communauté**.

Pour terminer, car il ne faut pas abuser du papier, je présenterai le personnel de la Mission.

En 1911, deux Pères et un Frère formaient notre Communauté : Les PP. Marius ROSSIGNOL et Joseph RAPET avec le Frère Jean POULIQUEN, notre dévoué *factotum*.

Le R. P. RAPET ayant laissé la Mission le 26 décembre 1915, sa succession fut prise par le R. P. Louis MORAUD, qui arriva ici le 22 novembre 1916 et s'y dépense, depuis lors, à corps perdu.

Temporairement, notre petite Communauté a été augmentée deux fois. Le Frère Grégoire LAPOINTE, venu à notre secours pour bâtir notre premier couvent, demeura avec nous depuis le 13 mars 1913 jusqu'au 16 juillet 1914. Ensuite, le Frère Nicolas KLINKENBERG est arrivé, le 10 juillet dernier, pour nous aider à construire notre nouveau couvent. Il nous laissera, pour porter à

une autre Mission le secours de ses bras vigoureux et actifs, en mars 1922.

Et dernièrement, le 22 octobre, le R. P. Laurent LeGoff, âgé de 82 ans, — qui avait passé autrefois 11 ans à la Mission Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, et qui l'avait quittée depuis 40 ans — vient d'y arriver pour la revoir et y consacrer ses derniers labeurs. Ce vénérable Missionnaire, malgré son grand âge, chante encore la Messe, prêche et édifie tout le monde, — tout en faisant bénéficier ses frères de sa magnifique expérience. Puisse le Bon Dieu nous le conserver longtemps !

Et voilà le tableau, très imparfait et très pâle, de l'histoire et de l'état de la Mission Saint-Jean-Baptiste à l'Ile-à-la-Crosse, depuis 1911 jusqu'à la fin de 1921.

Marius Rossignol, *O. M. I.*



III. — La Mission du Portage La Loche [1].

§ I. — Objet du Rapport.

Monseigneur et bien-aimé Père. — Votre Grandeur me demande un rapport, pour nos Annales, sur la Mission de la Visitation. Le désir d'un père équivaut à un ordre ; j'obéis donc, en toute simplicité de cœur. D'ailleurs, mes souvenirs ne datent que d'hier ; ils ne seront pas longs à écrire. Puissent-ils servir à l'édification des lecteurs et faire connaître les œuvres de notre chère Famille, même celles des avant-postes — moins glorieuses, peut-être, mais non moins utiles ni moins méritoires que les autres !

(1) Ce rapport, daté du 7 novembre 1921, a été adressé à S. G. Mgr Ovide Charlebois, Évêque de Bérénice et Vicaire Apostolique du Keewatin, par le R. P. Jean Ducharme, Directeur de la Résidence du Portage La Loche, via Ile-à-la-Crosse (Sask.).

quelques nouveaux Pères ; mais ce n'est qu'à titre de gracieuseté.

Le désir de tous les Pères et Frères, c'est que notre Vicariat soit mis, par la Congrégation, sur le même pied que les autres Vicariats. Leur désir est aussi le mien. Je sollicite donc, en terminant, cette faveur — qui sera pour nous un puissant encouragement dans notre état de détresse.

† Ovide CHARLEBOIS, *O. M. I.*,
Vicaire des Missions.

II. — Mission de l'Ile à la Crosse [1].

Depuis dix ans, il n'a pas paru, dans les Annales, de relation sur la Mission de l'Ile-à-la-Crosse. On me dit qu'il est grand temps d'en préparer une. Je suppose qu'on a raison. Je vais donc essayer de répondre à ce désir.

Mais comme dix ans, surtout les dix derniers, sont une bien longue période pour une mémoire ordinaire, au lieu de me fier à mes souvenirs, je vais ouvrir notre Codex historicus *et le citer — à peu près tel quel.*

Les faits vont montrer que l'histoire de notre Mission, durant cette période, n'a été qu'une suite de petits progrès enchevêtrés de revers et d'épreuves Pour plus de clarté, je séparerai le côté spirituel du côté matériel dans mon exposé de l'état de la Mission, en commençant par ce dernier.

§ I. — Notre Situation matérielle.

Les premières années constituèrent une ère de prospérité : nos ouailles gagnaient largement leur vie, et la Mission s'outilla — en construisant quelques bâtiments, qui lui manquaient.

(1) Voir dans les *Missions* de juin 1913 (N° 202, page 179), le précédent rapport du R. P. ROSSIGNOL sur cette Mission de l'Ile-à-la-Crosse.

En 1911, il y avait déjà 5 ans que les Sœurs avaient quitté l'Ile-à-la-Crosse et avaient transporté leur école à Beauval, à 30 milles d'ici. Nos enfants Montagnais et Cris pouvaient, tout de même, y aller comme pensionnaires, — le Gouvernement payait la pension — mais nos petits Métis en étaient exclus. Aussi voyait-on ces derniers errer dans le village, par petits groupes, en quête de jeux... ou de malices, grandissant dans la plus crasse ignorance et la plus sordide paresse. Le besoin d'une école pour eux paraissait on ne peut plus urgent : on décida donc de la leur procurer.

On se mit à l'œuvre, sans retard. Au commencement de 1912, on alla camper en pleine forêt et on y bâtit un chantier pour couper les billots nécessaires. Dans le courant de l'été de la même année, on scia ces billots, et l'on se mit en devoir de transporter les planches chez nous. En 1913, le dévoué Frère Grégoire LAPOINTE vint commencer la construction et, aidé de quelques ouvriers, l'acheva à peu près en 1914. Le local était prêt ; mais il demeura vide, faute d'instituteurs. Les Sœurs Grises nous promirent de venir, mais il fallait attendre... On attendit trois ans.

Nous avions une école neuve, un presbytère en bon état et une église très convenable. Que restait-il à faire ? Nous nous aperçûmes, alors, que le clocher de l'église n'était pas fini. Il se terminait comme une tour carrée, avec des créneaux tout découverts. Nous lui ajoutâmes une flèche — oh ! modeste — en rapport avec l'église. Nous venions d'achever cette réparation, quand la grande Guerre éclata.

Autour de l'Ile-à-la-Crosse comme centre, nous avons d'autres petits villages Indiens à desservir — où nous avons aussi de petites églises à construire et à entretenir. Au lac Canot, l'ancienne église tombait de vétusté. Nous la remplaçâmes par une église neuve, plus grande, toute en planches. Nous la terminions en 1915 et l'inaugurions par 90 confessions et autant de communions — nombre exact des chrétiens communiants de cet endroit. Espérons qu'elle servira longtemps de lieu de prières aux

bons Cris du lac Canot et que le bon DIEU y sera grandement honoré.

En 1916, nous remarquons que notre église, sous l'action des vents et de la pluie, commence de perdre, à l'extérieur, la couche de peinture qu'elle avait reçue à sa naissance, il y a près de vingt ans déjà ; et, pour la préserver, nous la repeignons.

En 1917, il est décidé que nous élèverons immédiatement une nouvelle église, en remplacement de l'ancienne, à la Rivière-au-Bœuf, pour les Montagnais de ce district. — Nous l'achevons en 1918.

Le 21 septembre 1917, à peu près 11 ans après le départ des Sœurs Grises d'ici pour Beauval, quatre autres Sœurs Grises, enfin, nous arrivent pour refonder leur couvent et ouvrir notre école. Qu'elles soient les bienvenues ! Et que leur dévouement profite à nos petits enfants Métis — qui ont tant besoin d'instruction, d'éducation et de bons principes. L'école s'ouvrit le 1er octobre, sous le vocable de la Sainte-Famille, avec 22 enfants, dont 4 pensionnaires. Mais le nombre des élèves augmenta rapidement et atteignit bientôt 55, dont 30 pensionnaires.

En 1918, nous construisons quelques dépendances, comme lavoir et glacière, et nous installons des bancs neufs dans l'église.

Nous croyions, à ce moment, en avoir fini, pour quelque temps, avec les constructions. C'était une erreur : nous allions être obligés de bâtir encore, — comme on le verra bientôt.

Toutes ces améliorations exigeaient de l'argent. Nous en recevions un peu, presque assez, de la générosité de nos fidèles qui, exceptionnellement, en faisaient à cette époque-là. En 1912, surtout en 1913 et 1914, — époque fabuleuse — les billets de 20, de 50 et de 100 piastres circulaient plus nombreux que ceux d'une piastre aujourd'hui. C'était le temps de la chasse aux renards vivants. On voyait alors les chasseurs rôder, par monts et par vaux, à travers bois et marécages, non plus avec le fusil mais avec la bêche sur l'épaule, pour défoncer les terriers

qu'ils découvraient, — et s'en revenir ensuite au village avec, sur le dos, un sac plein de petits renards de la grosseur d'un jeune chat, n'ayant souvent pas les yeux encore ouverts. Les spéculateurs guettaient leur retour, pour leur acheter ces innocentes victimes de leur chasse, et leur payaient des sommes folles de 50, de 100 et même 200 piastres l'unité, selon la qualité du poil qu'on leur espérait quand elles deviendraient d'âge... Il y eut des déceptions ! Tel petit renardeau, payé 100 ou 200 piastres, parce qu'on avait cru qu'il porterait pelage noir, eut la stupidité de ne produire qu'un duvet jaune ; tel autre, réellement noir ou argenté, eut la méchanceté de mourir en bas âge, avant de changer de maître... Temps fantastique, déjà lointain ; temps doré, que je ne regrette pas, — je dirai pourquoi, tout à l'heure !

Après ce temps de prospérité, bien court comme à l'ordinaire, vint celui de l'épreuve.

En 1915, le 25 décembre, le cher Père Joseph RAPET — qui, pendant 36 ans, avait dépensé ses forces à prêcher et à visiter les Montagnais surtout et qui, de ce fait, avait acquis sur eux et les autres une grande influence, bien légitime — était forcé de s'éloigner, affaibli par la maladie, pour aller prendre du repos. Son départ ébranlait quelque peu la Mission. Mais on espérait qu'il nous reviendrait bientôt, remis de ses fatigues et prêt de nouveau à courir aux appels si fréquents de ses chers Montagnais en danger de mort, comme il l'avait fait si souvent. Hélas ! les nouvelles ne furent pas bonnes. Le cher Père, bien soigné cependant auprès de Monseigneur CHARLEBOIS, notre vénéré Vicaire des Missions, dépérit lentement ; et, un peu plus d'un an après nous avoir laissés, il quitta cette terre (le 24 avril 1917). Quand cette triste nouvelle arriva à l'Ile-à-la-Crosse, tout le monde, — Métis, Cris et Montagnais — tous furent plongés dans le deuil le plus profond. La preuve de leur sincère affection pour leur ancien Père, ils la donnèrent en réclamant son corps à Monseigneur, afin de le posséder dans le cimetière de la Mission — où ils pourraient lui rendre visite et prier sur sa tombe. Ils